

# Bakounine contre Dieu. Enjeux contemporains de l'antithéologisme

Jean-Christophe Angaut

▶ **To cite this version:**

Jean-Christophe Angaut. Bakounine contre Dieu. Enjeux contemporains de l'antithéologisme. Pelletier, Philippe. Actualité de Bakounine 1814-2014, Éditions du Monde Libertaire, pp.109-128, 2014, 9782915514568. halshs-00991435

**HAL Id: halshs-00991435**
**https://shs.hal.science/halshs-00991435**

Submitted on 15 May 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Bakounine contre Dieu. Religion et antithéologisme**

L'hostilité à la religion constitue l'un des éléments fondamentaux d'identification de l'anarchisme, et c'est d'ailleurs précisément lorsqu'il devint anarchiste, au milieu des années 1860, que Bakounine développa pour elle-même une philosophie explicitement athée. L'activisme antireligieux semble consubstantiel à l'anarchisme, qui dénonce dans la religion une forme d'esclavage intellectuel prônant la soumission aux puissances terrestres au nom d'une libération qui interviendrait dans un au-delà illusoire, mais qui voit aussi dans toute religion une tentatives de subordonner la conduite des individus, pour tout ce qui touche à la moralité, à l'autorité des prêtres. Aux côtés des flics et des patrons, les curés (dans leurs différentes variantes) occupent une place de choix parmi les cibles de la propagande anarchiste (« Coupe les curés en deux / Nom de Dieu / Fous les Églises par terre / Sang Dieu ! », nous rappelle opportunément la *Chanson du Père Duchesne*). Mais sous peine d'en rester à ce qui pourrait être vu comme du folklore, ou à de l'histoire poussiéreuse, la question du rapport que les anarchistes, et l'anarchisme comme mouvement, entretiennent avec la question religieuse doit aussi être envisagée du point de vue de son actualité, afin que l'on sache ce que peuvent avoir encore à nous dire les textes de Bakounine sur Dieu et la religion.

L'identification de l'anarchisme à un courant profondément antireligieux comporte aujourd'hui au moins deux contreparties. La première, c'est qu'il pourrait être tentant de considérer la persistance de la propagande antireligieuse chez les anarchistes, leurs mobilisations régulières sur ces thématiques comme le symptôme de leur appartenance au passé, à une période où les religions étaient unies à l'État, intervenaient activement dans les rapports que les individus entretenaient avec la politique et la société et cherchaient à modeler les individus pour les conduire vers le salut (au détriment de leur bonheur et de leur liberté terrestres). Il y aurait une ringardise anarchiste sur la question religieuse, qui serait analogue à celle qui frappe ceux qui continuent à se réclamer du petit père Combes et tentent de perpétuer la polémique laïcarde qui a entouré le processus de séparation de l'Église et de l'État en France au début du XXe siècle. La question religieuse aurait perdu depuis de son actualité dans une optique d'émancipation intégrale, et il y aurait lieu de se préoccuper d'autres formes d'aliénation autrement plus prégnantes sur la vie des individus (salariat, sexisme, règne de la marchandise, soumission à la technologie), à un moment où la religion, en tout cas dans des pays occidentaux largement et heureusement déchristianisés, serait de plus en plus cantonnée à la sphère privée, voire ne concernerait plus que différentes minorités (dont la catholique). Il y aurait sans doute un fond de vérité dans cette critique d'un anarchisme poussiéreux si le mouvement anarchiste se réduisait à ses composantes qui font de la lutte antireligieuse leur terrain exclusif de lutte, et surtout si la période récente n'avait vu s'élever à nouveau les prétentions de groupes religieux à imposer à la société leurs normes morales et juridiques, en particulier à l'occasion de manifestations contre l'ouverture aux homosexuels de l'institution du mariage ou en faveur d'une restriction du droit à l'avortement.

Mais aujourd'hui, il faut ajouter à cette première contrepartie d'une association entre anarchisme et polémique antireligieuse une seconde, qui vient singulièrement compliquer les choses. Il est un fait que depuis une vingtaine d'années, et notamment depuis que le débat public se trouve régulièrement focalisé autour du bout de tissu que quelques filles portent sur la tête, la polémique antireligieuse a pu être instrumentalisée à des fins qui n'ont pas grand chose à voir (sinon dans les motifs qui sont officiellement allégués[1]) avec celles de l'émancipation intégrale des individus. De même qu'un antisionisme de façade a pu devenir la version présentable de discours antisémites (les gesticulations du lamentable Dieudonné en étant l'illustration la plus récente[2]), l'islamophobie, présentée comme une variante particulière de l'hostilité à la religion, constitue depuis plusieurs années le cache-sexe du

1 Le cas le plus évident est la manière dont le mot d'ordre de l'égalité entre hommes et femmes a pu être instrumentalisé à cette occasion. Ces tartuferies, qui ont permis de découvrir combien le féminisme disposait de soutiens injustement ignorés, ont en outre ceci de remarquable qu'elles reconduisent un schéma colonial bien connu : si les femmes européennes *se sont émancipées elles-mêmes*, au travers d'une lutte de plusieurs siècles qui est d'ailleurs loin d'être achevée, les femmes musulmanes, si l'on s'en tient à la représentation qui en est le plus souvent donnée, semblent devoir *être émancipées*, sans doute parce qu'elles n'en sont pas capables elles-mêmes (et en même temps, ce qui a pris plusieurs siècles chez nous devrait s'accomplir instantanément pour elles).

2 Voir dès 2009 la mise au point très éclairante de Claude Guillon, « Céline, Dieudonné, Faurisson : toujours les maux pour rire », consultable à l'adresse http://claudeguillon.internetdown.org/article.php3?id_article=256.

positions racistes et xénophobes (« je n'ai rien contre les Arabes, je suis juste islamophobe ! »). Ces dernières années, la polémique antireligieuse s'est de plus en plus focalisée sur une religion en particulier. Rien de nouveau à cela, dira-t-on peut-être, puisqu'au tournant des XIXe et XXe siècles en France, c'était déjà essentiellement une religion, la catholique, qui en constituait la cible. Mais peut-on mettre sur le même plan des attaques qui visent une religion et son clergé, disposant d'une véritable emprise sur la société et les individus, dont le goupillon est allié au sabre de l'État, et le fait de s'en prendre aux pratiques de fidèles, par ailleurs identifiés comme descendants de l'immigration – maghrébine le plus souvent – et subissant, à ce titre, diverses formes de domination et de discrimination ? La confusion entre les deux perspectives a pu permettre les rapprochements les plus (apparemment) inattendus (par exemple entre Riposte Laïque et le Bloc Identitaire) autour d'initiatives de stigmatisation des populations musulmanes.

Si la polémique antireligieuse peut aujourd'hui apparaître au mieux comme un héritage dépassé et au pire comme une thématique qui offre une prise à des récupérations nauséabondes, cela tient aussi à son association étroite avec des entreprises de répression menées par l'État (exemplairement : celle du port de signes religieux de la part d'usagers des services publics) au nom d'une laïcité conçue non plus comme neutralité des institutions en matière de religion, mais comme exigence d'invisibilité de la part de ceux qui font usage de ces institutions, cette laïcité étant souvent promue, dans le discours politique, au rang de nouvelle religion d'État[3]. Que faire dans ce contexte de la polémique antireligieuse, telle qu'elle apparaît dans les textes de l'anarchisme historique ? Faut-il n'y voir qu'une survivance du passé, en passe d'être mise au service de fins détestables ?

Cette contribution tente d'apporter un éclairage très partiel sur ces questions à partir des manières dont Bakounine se rapporte à Dieu et à la religion. L'anarchisme doit en effet à Bakounine quelques-unes de ses formules les plus retentissantes en la matière (« si Dieu est, l'homme est esclave », qui fait écho à celle de Proudhon : « Dieu, c'est le mal »[4]) et la construction de ce mot « barbare »[5], l'antithéologisme, pour désigner une conception du monde prenant délibérément à rebours la vision chrétienne du monde. Mais revisiter Bakounine pour penser l'actualité de la polémique antireligieuse, ne serait-ce pas combattre la poussière par la poussière ? Il est vrai en effet que le contexte dans lequel Bakounine a écrit les textes les plus représentatifs de son antithéologisme était bien différent du nôtre, que les États étaient alors unis aux Églises et que la religion chrétienne imprégnait la vie sociale. Mais il semble aussi que le décalage que manifestent les textes de Bakounine avec les termes dans lesquels la question religieuse est posée dans nos sociétés depuis plus d'un siècle fait d'eux des ressources intéressantes pour déplacer les problèmes et éviter de tomber dans les chausse-trappes que leur configuration contemporaine ne cesse de glisser sous nos pieds. Par exemple, bien que certains de ces écrits soient contemporains de l'apparition du terme « laïcité » (1871) et de la première tentative, en France, de séparer l'Église de l'État (la Commune de Paris, dont Bakounine était un partisan avoué), il y est peu ou pas question de séparation de l'Église et de l'État, et de moins en moins à mesure que s'affirme son anarchisme[6]. Ce n'est sans doute pas si étonnant, si l'on considère que l'anarchisme se soucie davantage de faire disparaître États et religions que de remettre chacun chez soi afin que les vaches prolétariennes demeurent bien gardées et régulièrement exploitées.

Mais à cela, il faut ajouter encore autre chose. Il est frappant que Bakounine parle autant de Dieu que de la religion, et qu'il fasse un usage étonnamment nuancé de cette dernière notion. De ce point de vue, il n'est sans doute pas anodin qu'il ait choisi de présenter ses conceptions philosophiques sous le titre d'antithéologisme. Ce fait n'est pas propre au seul Bakounine : l'un des slogans auxquels on identifie l'anarchisme, « Ni Dieu ni Maître »[7], ne fait pas directement mention de la religion. En somme,

3 Ce retournement a notamment été exposé en mars 2013 par Pierre Tévanian, « Une révolution conservatrice dans la laïcité », http://lmsi.net/Une-revolution-conservatrice-dans.

4 Proudhon, *Système des contradictions économiques, ou philosophie de la misère*, vol. I, Paris, Garnier, 1850 (2ème édition), p. 384.

5 De l'aveu même de Bakounine lorsqu'il l'introduit dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* (Paris, Stock, 1980, p. 97).

6 Le thème est encore présent dans le *Catéchisme révolutionnaire* (1866), qui a cependant pour particularité de maintenir le vocabulaire de l'État pour désigner la libre association des regroupements provinciaux. Dans ce contexte, Bakounine affirme conjointement que la religion est une affaire privée, et que les individus ont une entière liberté en la matière (comme ils sont libres aussi d'entretenir des parasites sociaux à leurs dépends).

7 Ce slogan fut en fait forgé par Blanqui, qui donna ce titre à un journal créé en 1880 et dont les conceptions putschistes

est-ce à la religion en général, ou bien simplement à Dieu que Bakounine s'oppose ? Ou bien suffit-il de s'en prendre à Dieu pour saper les fondements de toutes les religions ? Cette priorité visible accordée à la lutte contre Dieu par l'anarchiste russe engage à formuler deux problèmes symétriques. Du côté de Dieu d'abord : si Dieu est un être fictif, que signifie s'opposer à cette fiction ? Cela suppose, au minimum, que soit repérée sa fonction morale, sociale et politique – ce qui revient à dessiner les contours de ce que Bakounine appelle théologie politique. Du côté de la religion ensuite : la religion n'est-elle pas le canal par lequel le « fantôme divin » exerce son action nocive sur la vie des individus, et ne peut-on imaginer, de surcroît, qu'elle puisse perdurer une fois l'idole renvoyée à son néant ? Cela implique que l'on parvienne à mettre au clair ce qui fait problème dans la religion, indépendamment peut-être de Dieu.

Je me propose de répondre à ces questions en examinant, successivement, les motivations politiques qui sous-tendent l'antithéologisme de Bakounine, l'ambivalence des usages que Bakounine fait du terme de religion dans ses écrits, et enfin l'attitude pratique qui fut la sienne vis-à-vis des religions et de leurs fidèles.

*Dieu et le principe d'autorité*

S'en prendre directement à la figure de Dieu, n'est-ce pas se tromper de cible ? C'est ce que pourrait laisser penser l'évolution qu'ont connue les pays d'Europe occidentale au cours de la seconde moitié du XXe siècle : la neutralité des institutions en matière de religion, le recul du poids des religions sur la vie des populations (notamment en matière sexuelle), les luttes pour l'émancipation personnelle, mais aussi le développement de formes privées, voire intimes, de religiosité et de spiritualité, au sein desquelles le maintien de la figure d'un Dieu personnel était devenue finalement assez indifférente, tout cela a pu faire penser que la question religieuse, en tant que question engageant l'émancipation des individus, était en passe d'être réglée : les religions étaient vouées à disparaître comme institutions socialement structurantes, pour ne laisser substituer que divers rapports aux croyances, aussi indifférents que les options sexuelles, vestimentaires ou alimentaires. On peut encore formuler les choses autrement : quel intérêt possèdent encore pour nous les attaques de Bakounine contre le Dieu personnel de la Bible, auquel (et c'est heureux!) plus grand monde ne croit sérieusement ?

Pour répondre à cette question, il n'est pas inutile, avant d'en présenter succinctement le contenu, de rappeler quelles sont les motivations de l'antithéologisme de Bakounine. Si le révolutionnaire russe a tant écrit sur l'idée de Dieu, ce n'est pas, comme le supposa un temps Henri Arvon, en raison d'une « religiosité russe quasi congénitale »[8] qui l'aurait conduit à mener un combat anxieux contre le spectre qui le hantait[9]. C'est bien plutôt parce qu'il repère dans la théologie, entendue au sens le plus large, le fondement du principe d'autorité – ce qu'à l'époque de sa polémique contre le patriote italien Giuseppe Mazzini, grand contempteur de la Commune de Paris, il nomme « théologie politique ». Dans les faits tout d'abord, les religions consacrent l'autorité et « les prêtres de toutes les religions […] ont été les alliés de la tyrannie »[10]. Certes elles ne créent pas la domination politique, mais elles contribuent (idéologiquement, dirait-on en langage marxiste) à son maintien, en proposant une légitimation aux puissants (le mandat céleste) et une consolation aux pauvres (l'au-delà, qui peut parfois être interprété comme une sublimation de la révolte[11]).

Il faut toutefois distinguer, insiste à plusieurs reprises Bakounine, la religion de la théologie. Si la

de la révolution sont peu compatibles avec l'idée anarchiste. Il a ensuite fait l'objet d'une appropriation par le mouvement anarchiste, dont les deux exemples les plus célèbres restent une chanson de Léo Ferré et une anthologie de textes réunis par Daniel Guérin.

8 Henri Arvon, *Bakounine : absolu et révolution*, Paris, Éditions du Cerf, 1972, p. 16.

9 Voir aussi cette question posée par le même dans son *Bakounine, ou la vie contre la science*, Paris, Seghers, 1966, p. 60 : « comment rester en état d'insubordination permanente à l'égard de Dieu, à moins de croire à son existence ? ».

10 Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, *op. cit.*, p. 101.

11 On relèvera la distinction qu'opère Bakounine en 1871 lors de la polémique avec Mazzini entre des religions positives, qui ont pour fonction exclusive la « consécration d'un ordre politique et social établi par la conquête » et des religions négatives (le bouddhisme et le christianisme) dans lesquelles s'exprime la révolte des opprimés : voir *Œuvres complètes* (désormais citées avec le numéro de volume en chiffres romains, suivi de la page en chiffres arabes), Paris, Champ Libre, 1974-1982, vol I, p. 166).

religion, comme phénomène social, est second par rapport à la domination qu'elle consacre, en revanche du double point de vue de sa logique et de son fonctionnement effectif, l'autorité suppose la théologie comme son fondement. À travers la figure de Dieu, explique en substance Bakounine, l'homme se dépossède de sa faculté à déterminer ce que sont le vrai, le bien et le juste et engendre une autorité invisible, source du vrai et du juste, ainsi que l'autorité bien visible des prêtres, chargés de servir d'intercesseurs entre cette autorité invisible et le peuple ignorant. Ainsi qu'il l'écrit dans un fragment inédit de 1865, « aussitôt que l'homme pose en dehors de son être, c'est-à-dire en dehors de sa raison et de sa conscience, la vérité, et le principe régulateur de ses actes : la justice, – il se déclare par là même incapable de justice et de vérité, et pose la nécessité d'une révélation, et par conséquent celle d'une autorité absolue qui, sous la forme de l'Église et de l'État le soumet à un joug contraire à sa raison, à sa conscience et à sa liberté. » Le principe d'autorité a donc une dimension théologique. Assurément, l'autorité politique n'est pas nécessairement d'origine théocratique : Bakounine soutient que l'origine de tout État est un acte de violence matérielle. Mais le régime matériel de la domination ne saurait se maintenir dans l'existence sans le principe d'autorité, qui repose précisément sur la croyance en l'incapacité de l'humanité de parvenir par elle-même à la définition du vrai et du juste. Dieu n'est rien d'autre que le nom que l'on donne à cette délégation, à cette dépossession permanente à laquelle l'humanité est livrée en tant qu'elle se trouve prise dans des relations de domination. Toute domination est donc d'essence théologique. C'est ce principe d'autorité, qui est un principe théologique de dépossession, qui transforme un simple rapport de pouvoir en rapport de domination[12].

On voit dès lors que, loin de constituer une expérience de ce que l'anarchisme a de plus suranné, la relecture des textes antithéologiques de Bakounine constitue une invitation à repérer ce que sont nos nouveaux dieux, tout ce qui nous dissuade de déterminer collectivement la manière dont nous souhaitons vivre, endort notre révolte et nous pousse à renoncer à l'autonomie individuelle et collective. Bien loin d'être cette chimère à laquelle nous aurions depuis longtemps cessé de croire, Dieu est le nom de tous nos renoncements, de toutes nos abdications et de notre démoralisation. Il sert à désigner ce qu'il y a d'archaïque et d'enraciné dans toute situation de soumission, qui ne résulte pas toujours, au quotidien, d'un rapport de forces ouvert et manifeste, mais bien plutôt du consentement à une domination ressentie comme légitime.

Cette motivation morale et politique de l'antithéologisme bakouninien permet de comprendre pourquoi le révolutionnaire russe a souvent été plus soucieux de montrer ce que l'idée de Dieu avait d'inacceptable que d'en démontrer la vacuité et l'inanité. À côté d'arguments scientifiques, le principal argument contre l'existence de Dieu, ne cesse de rappeler Bakounine dans des textes qu'il reprend littéralement d'un manuscrit à l'autre entre 1865 et 1871, c'est qu'elle est incompatible avec la liberté humaine. Ainsi qu'il l'écrit dans *L'empire knouto-germanique et la révolution sociale* : « À moins […] de vouloir l'esclavage et l'avilissement des hommes […], nous ne pouvons, nous ne devons faire la moindre concession ni au Dieu de la théologie ni à celui de la métaphysique. Car dans cet alphabet mystique, qui commence par dire A devra fatalement finir par dire Z, et qui veut adorer Dieu doit, sans se faire de puériles illusions, renoncer bravement à sa liberté et à son humanité : Si Dieu est, l'homme est esclave ; or l'homme peut, doit être libre, donc Dieu n'existe pas. Je défie qui que ce soit de sortir de ce cercle ; et maintenant qu'on choisisse. » (VIII, 99) Toute émancipation véritable consistera donc en une négation active de l'existence de Dieu. C'est la morale humaine, pourvu qu'on la prenne au sérieux, qui conduit à nier l'existence de Dieu : quand bien même Dieu existerait, il faudrait s'en débarrasser[13].

*Contenu et limites de l'antithéologisme*

Comme son nom le suggère, l'antithéologisme est une conception du monde et de l'humanité qui s'oppose radicalement à la vision théologique de l'univers et de l'existence humaine. C'est sous ce titre

12 On se réfère ici à la distinction entre les catégories de pouvoir et de domination telles qu'elles sont définies par Max Weber dans *État et société* (vol. I, Paris, Pocket, p. 56) : si le pouvoir désigne « la possibilité de contraindre le comportement d'autrui à sa propre volonté », la domination renvoie à « la chance de trouver des personnes déterminables prêtes à obéir à un ordre de contenu déterminé ».

13 On reconnaît la formule attribuée par Léo Ferré à Bakounine dans sa chanson *Le chien*. Elle est à vrai dire plus brillante que celle de *L'empire knouto-germanique* : « si Dieu existait, il n'y aurait pour lui qu'un seul moyen de servir la liberté humaine : ce serait de cesser d'exister. » (VIII, 101)

que Bakounine propose le premier exposé d'ensemble de sa philosophie dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* au cours de l'hiver 1867-68. On trouve les premiers éléments de cette philosophie dans des manuscrits de 1865 (dont certains passages ne cesseront d'être repris littéralement dans plusieurs manuscrits ultérieurs), et c'est encore elle que Bakounine tente d'exposer à diverses occasions au début des années 1870, que ce soit dans l'énorme masse de manuscrits qui entoure *L'empire knouto-germanique et la révolution sociale* ou à l'occasion de la polémique avec Mazzini.

Si l'antithéologisme ne se réduit pas à l'athéisme[14], c'est d'abord qu'il constitue une tentative de rendre compte de la genèse de ce que Bakounine nomme le « fantôme divin ». Pour « délivrer les masses de la superstition religieuse », écrit Bakounine dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, il existe « deux moyens : la *science rationnelle* et la *propagande du socialisme* »[15]. La mention de la propagande socialiste s'explique, on va le voir, par l'idée selon laquelle c'est dans les souffrances populaires que la croyance religieuse s'enracine, de sorte que la révolution sociale, à laquelle conduit cette propagande, doit permettre de l'extirper radicalement. Quant au rôle que joue la science rationnelle pour émanciper intellectuellement l'humanité, il ne saurait se réduire à la démonstration (morale et scientifique) de l'inexistence de Dieu. Il faut encore « rendre compte de la manière dont l'idée d'un monde surnaturel ou divin s'est produite, et a dû nécessairement se produire dans le développement naturel de l'esprit humain et de l'humaine société par l'histoire »[16]. Sur ce plan, Bakounine ne prétend pas faire œuvre originale. Comme il l'indiquera au cours de la polémique avec Mazzini, les « principes antithéologiques » qu'il formule ont été « élaborés par les siècles » (I, 94) et exprimés par de plus savants que lui.

Les deux principales références de Bakounine en la matière sont Ludwig Feuerbach, dont il connaissait de longue date *L'essence du christianisme*, et les premières leçons du *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte qui contient la fameuse « loi des trois états », selon laquelle l'humanité passe successivement par un état théologique, un état métaphysique et un état positif. Sommairement, on peut dire que Bakounine intègre les considérations de Comte sur la place des religions dans l'histoire des développements de l'esprit humain dans le cadre plus général de la philosophie de Feuerbach, qui veut que les religions ne soient rien d'autre que le moment nécessaire par lequel l'humanité se révèle à elle-même. La religion, dont le christianisme est pour Feuerbach la figure la plus révélatrice[17], constitue ce moment où l'humanité prend conscience de ce qu'elle est en l'exprimant et en l'objectivant à l'extérieur d'elle-même dans un être qu'elle ne reconnaît plus ensuite comme étant sa propre création, mais dont elle se considère au contraire comme la créature[18]. La genèse de cette surnature s'ancre dans la dépendance initiale de l'homme envers le monde extérieur, qui est une cause de souffrance et de crainte, et dans la faculté d'abstraction qui le spécifie comme être humain. Le développement intellectuel de l'homme le conduit à attribuer ce dont il dépend d'abord à des forces naturelles, puis à des dieux, et enfin à l'abstraction suprême que constitue Dieu : on retrouve ici les trois stades de l'état théologique de Comte que sont le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme. L'abstraction divine se trouve ensuite enrichie de ce dont l'humanité s'est dépouillée, raison pour laquelle, à la suite de Feuerbach, Bakounine peut caractériser le fantôme divin comme une abstraction misanthrope[19], qui conduit à mépriser l'humanité.

Les religions, qui trouvent leur vérité dans l'adoration d'un Dieu abstrait, ne peuvent donc pas être considérées comme des impostures : ce sont des phénomènes proprement humains, qui appartiennent à un certain stade de développement de l'humanité, stade qui est voué à être dépassé. Mais pour ce

14 Athéisme dont Bakounine, par ailleurs, ne cesse de se réclamer à la même époque, notamment, j'y reviendrai, dans les programmes dont il dote ses organisations.

15 Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, *op. cit.*, p. 104-105 (Bakounine souligne).

16 *Ibid.*, p. 122-123.

17 C'est aussi le cas pour Bakounine, qui considère le christianisme (et spécialement le catholicisme) comme « la vraie religion » (*ibid.*, *op. cit.*, p. 153) ou « la religion par excellence » (*ibid.*, p. 99). De ce point de vue, la protestantisme constitue pour lui un début de réappropriation par l'homme de ce qui le constitue.

18 Dans *L'essence du christianisme* (Paris, Gallimard, 1992, p. 130), Feuerbach écrit ainsi (et souligne) : « la religion est la *première conscience de soi* de l'homme, mais *indirecte*. » Quant à Bakounine, dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* (*op. cit.*, p. 135), il écrit que « la religion est le premier éveil de la raison […] mais sous la forme de la déraison ».

19 Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, *op. cit.*, p. 99 et Feuerbach, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 143-144.

dépassement, la seule science rationnelle ne saurait suffire. Précisément parce que les religions s'enracinent dans une dimension proprement humaine, qui est le sentiment de l'universelle dépendance, elles ne sauraient disparaître sous l'action de la seule propagation d'une science qui à la fois démontrerait l'impossibilité de Dieu et montrerait comment il constitue un moment nécessaire dans la conscience que l'humanité prend d'elle-même et dans le développement de sa faculté d'abstraction. La place des religions dans l'histoire montre, selon Bakounine, qu'elles expriment un certain état de la société, voire un certain stade de ses aspirations[20]. Autant dire que la souffrance humaine et sociale constitue une source toujours renouvelée d'illusion religieuse, source que la seule dénonciation de la fausseté de toutes les religions ne saurait tarir. C'est pourquoi, d'une part, Bakounine estime que la propagande socialiste, en tant qu'elle conduit à reconnaître le caractère indispensable de la révolution sociale comme abolition immédiate de l'état de choses actuel, doit jouer un rôle décisif dans la lutte contre les superstitions religieuses, et d'autre part, ainsi qu'on le verra, il affirme expressément et à plusieurs reprises son opposition à toute tentative de suppression violente des cultes.

*Thank you, Satan !*

C'est dans la lignée de l'attaque contre l'idée de Dieu qu'il faut situer chez Bakounine les références positives à la figure de Satan, en laquelle se concentre, selon lui, tout ce qui a été rejeté par la théologie. Dans *L'empire knouto-germanique et la révolution sociale*, Satan est ainsi désigné comme « le génie émancipateur de l'humanité », ou encore « la seule figure vraiment sympathique et intelligente de la Bible » (VIII, 473). Dans ce même passage, Satan est décrit comme une figure de révolutionnaire astucieux lorsqu'il s'adresse à la femme pour conquérir le cœur de l'homme. Il s'agit d'une allusion à l'épisode de la Genèse où le serpent s'adresse à Ève pour l'inviter à goûter du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. La signification de cet épisode est assez claire si on le rapporte aux motivations morales de l'antithéologisme de Bakounine. D'une manière plus circonstanciée, Bakounine revient sur ce thème en 1871 il doit défendre la Commune contre les attaques de Mazzini. Celui-ci avait identifié l'Internationale au diable, et Bakounine marque son accord paradoxal avec cette accusation, notant d'une part que c'est là quelque chose de bien maladroit (dire de quelque chose que c'est le diable, c'est d'emblée exciter l'intérêt pour lui), et ensuite qu'il y a lieu de revaloriser la figure de Satan (I, 43-45 et 254). Signalons au passage que Bakounine et ses amis, qui savaient s'amuser, s'identifiaient parfois eux-mêmes à des adorateurs de Satan. Dans *La théologie politique de Mazzini*, Bakounine écrit ainsi que « comme les Fraticelli de la Bohême au XIVe siècle, les socialistes révolutionnaires se reconnaissent aujourd'hui par ces mots : *Au nom de celui à qui on a fait tort, salut*. » (I, 44) Se souvenant probablement de cette parole, la section italienne de l'Internationale enverra d'ailleurs ses salutations à Bakounine après son exclusion de l'organisation au congrès de La Haye, en reprenant la formule : « Salut donc à vous, frère, à qui dans l'Internationale il a été fait le plus grand tort. » (II, 320)

On pourrait faire à ces éloges de Satan[21] les mêmes reproches qu'aux attaques contre Dieu : de même qu'il semble superflu de s'attaquer à un fantôme, on voit mal ce que peut apporter un plaidoyer pour celui qui incarne son ennemi, et qui n'est qu'un autre fantôme. Mais les attitudes adoptées face à ces fictions produisent des effets et sont elles-mêmes expressives. En l'occurrence, ce qu'exprime le rejet de Satan par la théologie, c'est la condamnation de toute tentative de se soustraire à l'autorité, la stigmatisation de la révolte et de sa possible contamination – s'il est vrai, comme le souligne Bakounine, que Satan n'est pas seulement le grand révolté, mais aussi celui qui, ne travaillant pas pour lui seul, cherche à émanciper l'humanité de la tutelle divine. Satan est l'incarnation de la révolte, et l'incarnation contemporaine de Satan au moment où Bakounine écrit, c'est la Commune de Paris. Or la révolte constitue pour Bakounine le moment négatif de la liberté, celui où elle se retourne contre tout ce qui représente un obstacle au libre développement de l'individualité. Pour Bakounine, cette révolte est ancrée dans la nature, elle est un instinct de la vie puisque « le ver même se révolte contre le pied

20 Lors de la polémique avec Marx en 1872, Bakounine explique qu'il est hors de question de s'incliner devant la nécessité de l'histoire lorsqu'elle contredit « le but suprême de l'histoire, […] l'idéal foncièrement humain qu'on retrouve, sous des formes plus ou moins manifestes, dans les instincts, dans les aspirations populaires et sous les symboles religieux de toutes les époques. » (III, 195-196).

21 Éloges qu'on trouve déjà chez Proudhon dans *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, tome 2, Paris, Garnier, 1858, p. 540 : « Viens ! Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine ! »

l'écrase » (III, 193). La révolte, c'est le mouvement initial qui est source de toute émancipation – et dans ce domaine comme dans celui de l'intelligence, la différence avec l'animalité n'est qu'une différence de degré. Dans *L'empire knouto-germanique*, Bakounine explique ainsi que l'humanité est douée « à un degré infiniment plus grand que les animaux de toutes les autres espèces de deux facultés précieuses : la faculté de penser et la faculté, le besoin de se révolter » (VIII, 88), deux facultés qui engendrent respectivement la science et la liberté.

*Une religion de la liberté ?*

Parallèlement à ses attaques contre Dieu (et à ses éloges de Satan), et non seulement contre la religion, on trouve sous la plume de Bakounine un certain nombre d'utilisations positives du terme de religion qui engagent à explorer les autres connotations qu'il possède dans sa pensée et dans sa pratique. Si on peut se limiter ici à ces usages de la notion de religion, on notera cependant qu'il en va de même avec la notion de sacré. Dans la dernière lettre qu'il envoie à Herzen depuis la Sibérie, le 8 décembre 1860, Bakounine, revenant sur les huit années qu'il passa en forteresse, affirme n'avoir eu qu'un seul désir, celui de « garder jusqu'au bout, intact, le sentiment sacré de la révolte », alors que dans la même lettre il affirme que si la religion s'était maintenue en lui, elle l'aurait de toute façon abandonné au cours de sa détention. Lorsqu'elles n'ont pas été alléguées pour étayer la thèse, déjà mentionnée, d'un Bakounine hanté par sa croyance refoulée en Dieu, les mentions positives de la religion n'ont guère retenu l'attention des commentateurs – sans doute parce qu'elles semblaient détonner avec ce que l'on comprenait de l'hostilité de Bakounine à la religion. Il apparaît pourtant que ces usages positifs de la notion de religion comportent une certaine cohérence qui vient enrichir le concept proprement bakouninien de religion.

On peut rassembler les mentions positives de la religion dans les textes du Bakounine révolutionnaire en deux catégories principales. On se trouve d'abord confronté à des textes qui évoquent dans la démocratie et le socialisme une religion[22], parfois qualifiée de religion humanitaire ou de religion de l'humanité (en particulier dans les textes antithéologiques des années 1864-66[23]). Dans son premier programme d'orientation libertaire, celui qui accompagne le projet d'une *Société internationale secrète de l'émancipation de l'humanité* (automne 1864), Bakounine affirme ainsi que la Révolution française « a proclamé une nouvelle religion, *la vraie religion*, non céleste mais terrestre, non divine mais humanitaire, – *celle de l'accomplissement des destinées humaines sur la terre*. Elle a proclamé, et nous croyons avec elle, que l'homme ne possède pas et n'a pas besoin d'autre instrument pour reconnaître la vérité que *l'intelligence humaine* ; que la *conscience humaine* est mère unique de la justice – et qu'il ne peut réaliser cette justice que par sa seule liberté. »[24] Dans ce contexte, la religion semble signifier le postulat d'une réalisation et d'une émancipation intégrale de l'humanité sur terre, et elle est essentiellement désignée par ce qui constitue son objet. Le *Catéchisme révolutionnaire* de 1866 (dont le titre est lui-même assez significatif) propose ainsi de remplacer le « le culte de Dieu par le *respect* et *l'amour de l'humanité* »[25]. On peut voir un prolongement de cette thématique dans l'éloge qui est fait de l'idéalisme pratique des matérialistes théoriques dans *L'empire knouto-germanique* (par différence avec le matérialisme pratique de ceux qui, d'un point de vue théorique, sont des idéalistes – VIII, 113), ou encore, dans ce même ouvrage (VIII, 108), la désignation des révolutionnaires comme une Église ayant la Science pour Christ[26].

En second lieu, on trouve sous la plume de Bakounine un usage de la notion de religion pour désigner un certain type de rapport que l'on entretient avec un idéal. Ces occurrences sont particulièrement

22 Dès son premier texte révolutionnaire, « La Réaction en Allemagne » (1842), Bakounine indique que « la démocratie est une religion » et que le parti démocratique doit dépasser son unilatéralité en tant que parti en s'absorbant dans la religion de son principe : texte traduit dans Jean-Christophe Angaut, *Bakounine jeune hégélien. La philosophie et son dehors*, Lyon, ENS Éditions, 2007, respectivement p. 114 et 118, et commentaire p. 42-47.

23 Il est tout à fait significatif que ces formules (très présentes dans une série de fragments sur la franc-maçonnerie écrits en 1865) disparaissent lorsque Bakounine se confronte à l'œuvre d'Auguste Comte, qui était également le promoteur d'une religion de l'humanité, comprise en un sens bien différent.

24 Bakounine, *Société internationale secrète de l'émancipation de l'humanité*, texte établi par Michel Mervaud in J. Catteau (dir.), *Bakounine. Combats et débats*, Paris, Institut d'Études Slaves, 1979, p. 201.

25 Bakounine, *Principes et organisation de la Société Internationale Révolutionnaire*, Strasbourg, Le Chat Ivre, 2014, p. 37 (souligné par Bakounine).

26 Dans une série d'articles pour *Il Popolo d'Italia*, en 1865, Bakounine faisait également l'éloge des démocrates comme « Église militante ».

nombreuses dans le contexte de la polémique avec Mazzini en 1871 : les frères Reclus sont ainsi mentionnés comme attestant de ce « qu'on peut être profondément religieux, tout en professant l'athéisme » (I, 245), et Bakounine évoque ensuite ses amis Eugène Varlin (fusillé quelques mois plus tôt par les Versaillais) et Benoît Malon comme faisant partie « de ces hommes rares qui sont *religieusement* convaincus », ce qui prouve « que la solidarité, pour les ouvriers de l'Internationale, est plus qu'une phrase […], c'est une religion. » (I, 252) Ou encore lorsqu'il explique pourquoi, en dépit de son antipathie pour Marx et de l'estime qu'il ressent pour Mazzini, il doit défendre le premier contre le second : « c'est une fatalité à laquelle toutes mes convictions, ma *religion* non moins profonde que la sienne, ne me permettent pas de me soustraire. » (I, 38) Même s'il ne faut sans doute pas monter en épingle ces mentions de la religion, liées au contexte polémique dans lequel elles sont énoncées, on ne peut manquer de relever qu'elles ne sont pas isolées dans les textes de Bakounine qui nous sont parvenus et qu'elles font signe vers une conception de la religion comme foi en un idéal, foi qui s'incorpore en l'homme sous la forme de la passion révolutionnaire. Autrement dit, la religion désigne une force pratique, une seconde nature, que ce soit celle de l'obéissance chez les bourgeois allemands (VIII, 65) ou celle de la liberté chez les révolutionnaires.

Ce rapport passionné que les révolutionnaires entretiennent avec le postulat d'un monde nouveau s'exprime, dans un certain nombre de textes de Bakounine, par l'idée qu'ils ont « le diable au corps ». Bakounine en fait même, à l'automne 1868, l'une des conditions d'adhésion à l'organisation secrète qu'il met en place après la dissolution officielle de l'Alliance de la démocratie socialiste[27]. Cette expression sert à désigner ce que Bakounine appelle encore « la passion révolutionnaire ». Elle constitue, en quelque sorte, ce qu'il y a de récupérable dans la « folie collective » (VIII, 132) que constitue toute religion[28]. La passion révolutionnaire peut donc être pensée sur le modèle de la manie religieuse.

On voit dès lors surgir une certaine cohérence dans la manière dont Bakounine fait usage de cette notion de religion, en tant qu'elle signifie l'aspiration profonde à un idéal. Si l'on prend en effet en considération les textes dans lesquels Bakounine explique que toute modification dans les intérêts à des répercussions sur les représentations religieuses et par conséquent que les transformations des fictions politiques s'accompagne toujours d'une transformation des fictions religieuses (VIII, 536), on peut se demander si ce parallèle ne pourrait pas être prolongé jusqu'à une religion de la liberté. Tout au plus peut-on repérer une tension entre les deux composantes positives de la religion : ceux qui croient sincèrement en l'idéal révolutionnaire, comme Élisée Reclus, n'ont pas toujours le diable au corps nécessaire[29].

*Questions pratiques : les religions et leurs fidèles*

Au-delà de la polémique antireligieuse (qui a directement, pour Bakounine, une portée politique profonde) et de ces réappropriations polémiques de schémas et de personnages religieux, quelle attitude pratique à l'endroit de la religion découle de l'anarchisme bakouninien ? Il semble qu'on doive d'abord distinguer deux perspectives : la première consiste à se situer sur le plan du programme politique et social de Bakounine ; la seconde à cerner la manière dont il conçoit les choses à l'intérieur des organisations révolutionnaires et de l'Internationale. D'un point de vue programmatique, comme l'attestent avec une belle constance les textes que Bakounine rédige dès qu'il fonde ou refonde une société secrète (c'est-à-dire au moins tous les ans), le projet de société (comme on dit dans les *think tanks* du PS) en matière de religion peut se résumer à deux mots d'ordre, qu'on trouve par exemple dans le *Catéchisme révolutionnaire* de 1866 : le

27 *Statuts secrets de l'Alliance – Organisation de l'Alliance des frères internationaux*, art. 5. On retrouve cette expression dans de nombreux textes : à au moins trois reprises dans la *Lettre à un Français* en août 1870 (vol. VII, 31, 56 et 110) et dans les différents manuscrits de *L'empire knouto-germanique et la révolution sociale* (VIII, 19, 25 466), ou encore dans l'*Article français* du 7 janvier 1872 (II, p. 197), ainsi que dans la correspondance (lettre du 21 mai 1872 au militant espagnol Tomas Gonzalez Morago, lettre du 17 décembre 1872 Zamfirij Ralli – dont il estime qu'il a « le diable au corps et le poivre au cul, à l'excès, tandis qu'à l'égard de mes et de tes compagnons la nature s'est montrée avare de cette qualité. »)

28 Dans la série d'articles déjà citée pour *Il Popolo d'Italia* (1865), Bakounine se lance dans un éloge de la folie héroïque et des effets pratiques démesurés qu'elle est capable de produire, en prenant pour exemple (à l'usage des révolutionnaires) les premiers apôtres du christianisme qui ont propagé leur foi non « pas grâce à leur sagesse et à leurs compétences pratiques tant vantées, mais à cause de la *folie* héroïque, du caractère absolu, indomptable, intraitable de leur foi en la toute-puissance de leur principe. »

29 C'est en tout cas ce qu'écrit Bakounine dans une lettre à Jean-Louis Pindy, le 11 janvier 1873 (citée par A. Lehning dans son introduction au vol. VII des *Œuvres complètes*, p. xxxv).

premier consiste dans « l'abolition du service et du culte de la divinité », c'est-à-dire dans « l'abolition de toute Église officielle, protégée et payée par l'État », l'idée étant que « chaque culte, quel qu'il fût, ne sera plus entretenu que par ses croyants »[30] ; le second réside dans la « liberté absolue de conscience et de culte, avec le droit illimité pour chacun d'élever des temples à ses dieux et de payer ses prêtres »[31], liberté qui est un corollaire de celle de s'associer. Comme on l'a signalé, ce texte, qui offre une présentation du premier anarchisme de Bakounine, peut paraître ambigu en ce qu'il maintient en certains endroits le vocabulaire de l'État pour désigner ce qui résulte de la libre association des communes et des provinces, de sorte que la question de la séparation de l'Église et de l'État peut encore être posée en ces termes. Quoi qu'il en soit, il présente une version libertaire de la laïcité qui combine affirmation de la neutralité religieuse de tout ce qui est commun (notamment du point de vue du financement) et liberté totale dans le culte privé – privé ne signifiant pas intime, puisque les associations religieuses, comme d'ailleurs les autres associations constituées à des fins immorales, sont libres de se constituer et de prêcher publiquement[32].

Si l'on songe à la situation actuelle de la France, une double différence saute aux yeux, qui fait cruellement ressortir la réalité de notre république laïque et devrait sans doute nous rendre plus prudents lorsqu'il s'agit de défendre la laïcité républicaine. En premier lieu, dans la France actuelle, bon nombre d'activités religieuses demeurent financées par l'État : indépendamment même du maintien du régime concordataire en Alsace et Moselle, celui-ci subventionne l'enseignement privé confessionnel[33] et laisse l'usufruit au clergé catholique de biens (églises et cathédrales notamment) qui sont la propriété de la collectivité[34]. En second lieu, il n'hésite pas, en revanche, à réprimer le port de signes religieux dans l'espace public et à surveiller et lutter contre celles des dérives sectaires qui n'ont pas été consacrées par l'histoire. Si ces menées répressives ont parfois pu recevoir l'approbation de militants anarchistes[35], il se pourrait bien que cela tienne à une conception erronée de la laïcité et à l'illusion qu'il serait pertinent de donner la priorité à la lutte antireligieuse sur le combat contre l'État, voire de s'allier avec ce dernier contre les fidèles d'une religion en particulier.

Mais Bakounine n'a pas seulement été un théoricien élaborant des programmes sociaux et politiques, il fut aussi un militant, confronté à ce titre aux croyances religieuses encore largement partagées par ses contemporains. Des textes et documents qui nous sont parvenus sur l'attitude que recommandait le révolutionnaire russe à ce propos, on peut faire ressortir les deux éléments suivants – que je signale, à nouveau, non pour délivrer quelque chose comme un catéchisme bakouninien sur la question des rapports entre religion et lutte pour l'émancipation, mais parce qu'elles me semblent mériter d'être examinées à l'aune de la situation contemporaine. Tout d'abord, pour ce qui est des organisations révolutionnaires qu'il crée et recrée régulièrement, Bakounine exige très expressément que les membres soient athées. Ainsi, le texte de 1866 qui prétend fournir les principes d'organisation d'une « Société Internationale Révolutionnaire » formule cette exigence comme la première que doit remplir tout membre de l'organisation : « *Il faut qu'il soit athée*, et qu'il revendique avec nous pour la terre et pour l'homme, tout ce que les religions ont transporté dans le ciel et attribué à leurs dieux : la vérité, la justice, la félicité, la bonté. »[36] De même, l'Alliance de la Démocratie Socialiste, constituée en 1868, « se déclare athée ».

En revanche, il semble que les positions de Bakounine aient été tout autres s'agissant de l'Internationale.

30 Bakounine, *Principes et Organisation de la Société Internationale Révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 37, 65 et 104

31 *Ibid.*, p. 65.

32 *Ibid.*, p. 41 : « Liberté illimitée de toute sorte de propagande par les discours, par la presse, dans les réunions publiques et privées, sans autre frein à cette liberté que la puissance salutaire, naturelle de l'opinion publique. Liberté absolue d'associations, sans en excepter celles qui par leur objet seront ou paraîtront immorales, et même celles qui auraient pour objet la corruption et la distraction de la liberté individuelle et publique. »

33 Officiellement, selon les termes de la loi Falloux, dans une limite de 10 % du budget de chaque établissement. Il semble toutefois que ces dispositions soient contournées au moyen du financement des associations. Plus de 20 % des subventions versées par le ministère de la recherche et de l'enseignement supérieur aux associations servent en fait à financer l'enseignement privé confessionnel – http://questions.assemblee-nationale.fr/q14/14-32683QE.htm.

34 Et qui le sont à juste titre puisqu'elles ont été construites avec les finances et les bras de la collectivité.

35 Parmi les organisations anarchistes, seules Alternative Libertaire et l'Organisation Communiste Libertaire ont pris publiquement position contre la loi Ferry conduisant à l'exclusion des jeunes filles voilées des enseignements publics d'enseignement (2004). Le fait que les autres n'aient pas jugé opportun de le faire manifeste au moins un désaccord interne sur cette question.

36 Bakounine, *Principes et Organisation de la Société Internationale Révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 72.

C'est ce qu'indique incidemment l'*Écrit contre Marx* de 1872, qui compare le statut des questions politiques au sein de l'organisation avec celui des questions philosophiques (dont on peut penser qu'elles incluent les religieuses). Dans les deux cas, Bakounine se déclare ennemi de toute forme de prise de parti officielle dans le programme de l'Internationale. Il explique notamment que celle-ci « n'a pu se développer et s'étendre d'une manière aussi merveilleuse que parce qu'elle a éliminé de son programme *officiel et obligatoire* toutes les questions politiques et philosophiques » (III, 171). Cette élimination ne signifie pas, toutefois, qu'il faudrait s'abstenir, en tant que militant de l'Internationale, de toute prise de position particulière sur ces question. Au dilemme auquel il parvient (« D'un côté, les questions philosophiques et politiques doivent être exclues du programme de l'Internationale, et de l'autre elles doivent y être nécessairement discutées. » – III, 186), Bakounine répond par une solution qui rappelle fortement celle qu'il préconisait dans le cadre de la société tout entière dans le *Catéchisme révolutionnaire* : la liberté d'expression et de discussion. De même qu'il doit être possible de discuter dans l'Internationale des différentes conceptions politiques – qu'il s'agisse du marxisme, du blanquisme ou du « programme anarchique » (III, 184) – de même il doit être possible de s'exprimer librement et de discuter franchement de questions philosophiques et religieuses, ce qui implique évidemment que nul ne soit empêché d'adhérer à cet organe de solidarité économique pour des motifs religieux ou philosophiques.

Comment expliquer ces deux positions différentes, selon qu'on évoque l'organisation révolutionnaire et l'Internationale, et que nous apprend cette différence ? L'organisation révolutionnaire se réclame d'un parti pris politique et philosophique déterminé (celui que définissent les différents catéchismes et programmes). Elle est un regroupement libre et volontaire qui se constitue précisément sur la base d'un tel parti pris. En revanche, l'Internationale a pour fin de systématiser la solidarité économique factuelle qui lie entre eux les membres de la classe ouvrière. La double exigence d'absence de position politique et philosophique officielle et de libre discussion de ces questions au sein de l'organisation doit être rapprochée de ce que prône par ailleurs Bakounine pour la société tout entière, dont l'Internationale pourrait bien être la préfiguration, y compris en ce qu'elle réduit les organes centraux à des bureaux de statistique et de correspondance. Il est possible de tirer de cette position nuancée des enseignements pratiques pour les luttes contemporaines. S'il est tout à fait naturel que les organisations anarchistes (qu'elles se reconnaissent d'ailleurs formellement comme telles ou pas) se constituent sur les bases étroites d'une prise de parti politique et philosophique commune, il apparaît tout aussi naturel que dans des luttes se déroulant par exemple sur un terrain économique ou juridique, on ne fasse pas des options politiques et philosophiques un obstacle à l'expression de la solidarité face aux patrons ou face à l'État : on ne demandera pas à un travailleur de la restauration rapide, à une femme de ménage de l'hôtellerie et à un sans-papier s'ils sont de bons athées avant de lutter à leurs côtés. Mais cela n'empêchera pas, dans le contexte de cette mobilisation, de discuter de questions qui ne se réduisent pas à ces luttes, tant il est vrai qu'une « préoccupation exclusive [pour] des intérêts seulement économiques, ce serait pour le prolétariat la mort. » (III, 186)

D'une manière plus générale, la radicalité théorique et le pragmatisme pratique dont fait montre Bakounine en matière religieuse, et notamment son refus d'en passer par la coercition pour en finir avec les religions, nous rappellent que les manières de combattre ne sont pas que des moyens, mais qu'elles sont elles-mêmes significatives de ce que nous voulons.